

d'une éloquence entraînant, dont il n'était pas suprenant que l'effet fût sur elle aussi puissant que nouveau.

Le marquis ne semblait pas moins occupé de l'histoire contemporaine que son ami, et il en parlait aussi volontiers que lui, à moins toutefois qu'il ne fût question de celle de son propre pays. En ce cas, il devenait silencieux, et il était à peu près impossible de poursuivre avec lui une conversation sur ce terrain.

Fleurange prenait fort rarement la parole. La conversation d'ordinaire ne s'adressait point à elle, et jamais, depuis le jour de l'arrivée du comte Georges, elle ne s'était retrouvée seule avec lui.

Un soir, le salon de la princesse était comme de coutume, rempli de monde, et Fleurange, placée devant une table, servait le thé. C'était là une de ses attributions journalières. Chacun venait lui en demander une tasse, et quelques personnes seulement occupaient les sièges placés autour de la table. De ce nombre était le marquis Adelardi, qui, cette fois, avait entamé avec le jeune artiste Livio et dom Pomponio, une dissertation sur le sujet de l'art ancien et moderne en Italie. En ce moment le comte Georges s'approcha ; il écouta quelques temps en silence, puis il se mêla à la conversation. Une chaise était vacante près de Fleurange, il s'y plaça et pendant quelque temps, la discussion se poursuivit avec vivacité. Fleurange écoutait, le coude sur la table, les yeux baissés ; elle ne disait pas une parole, mais elle ne perdait pas une de celles qui se disaient près d'elle. Bientôt la conversation passa de l'Italie à l'Allemagne, et l'on parla de l'école de peinture qui commençait à y produire de grandes œuvres. Après en avoir énuméré quelques-unes en nommant leurs auteurs, le comte Georges prononça soudainement le nom de Julian Steinberg, et ajouta que l'œuvre la plus remarquable de ce jeune artiste se trouvait à Francfort " dans la galerie du professeur Ludwig Dornthal. "

Fleurange n'ignorait pas, sans doute, qu'il connût ses amis ; mais jamais l'occasion d'en parler ne s'était encore offerte, et ces noms ainsi prononcés subitement, devant elle, la firent tressaillir. Elle leva vivement la tête et eut peine à réprimer l'exclamation qui était déjà sur ses lèvres.

Mais ce mouvement ne fut aperçu que par celui qui y avait donné lieu. Il laissa tomber la conversation. Quelques instants après, les autres quittèrent la table. Lui seule y demeura un instant :

— Mademoiselle Gabrielle, lui dit-il, veuillez me dire, de grâce, si je vous ai tout à l'heure involontairement contrariée ou blessée ?... Ce serait bien contraire à mon intention...

Fleurange l'interrompit vivement :

— Oh ! non ! dit-elle, non, assurément !